

ÉLOGE

DE M. HELVETIUS.

JEAN-CLAUDE-ADRIEN HELVETIUS, Conseiller d'État, premier Médecin de la Reine, Inspecteur général des Hôpitaux militaires, Membre des Académies des Sciences de France, d'Angleterre, de Prusse, de Florence, & de l'Institut de Bologne, naquit à Paris le 18 Juillet 1685, d'Adrien Helvetius, Médecin de S. A. R. Monsieur, frère du feu Roi, Inspecteur des Hôpitaux militaires, & de Jeanne Desgranges. Son aieul, Jean-Frédéric Helvetius, issu d'une famille noble d'Allemagne, étoit premier Médecin des États-Généraux des Provinces-unies, & fut dans une si grande considération en Hollande, que la reconnoissance publique lui consacra un monument. Ce fut une médaille frappée en son honneur, le type est un Apollon entouré des figures chymiques des métaux; dans l'exergue sont ces mots, *citò, tutè & jucundè*; au revers, on lit en langue flamande, *à la mémoire heureuse de M. Jean-Frédéric Helvetius, Médecin de ce pays, décédé le 29 Août 1709*. Un pareil titre, quelque honorable qu'il soit, ne peut certainement être suspect: dans une pareille occasion, plus qu'en toute autre, la voix du peuple est celle de la vérité.

Le jeune Helvetius fut élevé à la maison paternelle sous les yeux & sous la conduite de son père: il fit ses études au Collège des Quatre-Nations, & s'y distingua par la vivacité de son esprit & par l'extrême facilité avec laquelle il faisoit tout ce que l'on proposoit pour objet à son attention. Jusque-là son goût & ses talens s'accordoient avec les vûes que son père avoit sur lui; mais lorsqu'après le cours ordinaire de ses études il fallut se déterminer à un parti, le père & le fils ne se trouvèrent plus si parfaitement d'accord. Le goût du dernier, jeune, vif, & cherchant à se distinguer, le portoit

Hist. 1755.

. X

162 HISTOIRE DE L'ACADÉMIE ROYALE

à entrer dans le service, & l'intention du père étoit qu'il embrassât la Médecine. La circonstance étoit embarrassante; cependant M. Helvetius, âgé pour lors de seize ou dix-sept ans, fit le généreux sacrifice d'une inclination vive, & qui n'avoit rien que d'honorable pour lui, à la volonté, disons mieux, à la satisfaction d'un père qu'il aimoit tendrement, & commença son cours d'études dans les écoles de la Faculté de Paris.

Tant que M. Helvetius s'étoit proposé d'entrer dans le service, il avoit pris beaucoup d'attachement pour les exercices militaires: dès qu'il eut changé d'idée, ce même attachement & cette même ardeur se tournèrent du côté du nouvel état qu'il avoit embrassé. Il avoit hésité sur le choix d'une profession, mais il étoit incapable de balancer sur la manière d'en remplir les devoirs.

En effet, il prit bien-tôt tant de goût pour ce travail commencé par pure complaisance, que ce goût devint une véritable passion. Il s'occupa pendant trois années de l'Anatomie & de la Chymie; il ne sortoit de chez lui que pour remplir les devoirs les plus indispensables, ou pour aller au Jardin du Roi. Le rigoureux hiver de 1709, qui interrompit par-tout les occupations les plus importantes, ne l'empêcha pas même de s'y rendre exactement tous les jours à six heures du matin, ni de suivre les Médecins de l'Hôtel-Dieu & de la Charité. Sa famille alarmée voulut en vain modérer cet excès d'ardeur, il n'en rabattit rien. Ce n'étoit qu'au prix d'un pareil travail qu'il croyoit pouvoir mériter la confiance du Public; exemple bien propre à exciter le zèle & l'émulation de ceux qui courent la même carrière.

Il fut admis au Doctorat à l'âge de vingt-deux ans, & presqu'aussi-tôt il se mit dans la pratique. Malgré sa grande jeunesse, son savoir & sa prudence lui firent en très-peu de temps une réputation brillante. Le Public, ce Juge si intègre & si éclairé, n'eut pas besoin d'un long examen pour prononcer en sa faveur.

Le dessein de M. Helvetius le père étoit de produire

son fils à la Cour, où ses talens pouvoient paroître avec plus d'avantage qu'à la ville; dans cette vûe, il lui fit acheter en 1713 une charge de Médecin de quartier du Roi. M. Helvetius avoit certainement tout ce qu'il falloit pour être un excellent Médecin; mais pour tirer tout le parti possible de ce nouveau poste, il falloit que l'excellent Médecin eût assez de prudence & de circonspection pour ne donner d'ombrage à personne, pas même par son mérite, pour se faire des amis & des protecteurs, & ce qui n'est peut-être pas le plus aisé, se garantir des pièges dont toute cette carrière est souvent semée: en un mot, ce n'étoit pas assez d'être habile Médecin, il falloit encore devenir habile Courtisan, qualité qui ne s'acquiert point par l'étude, & qui exige des dispositions naturelles qui souvent ne se trouvent pas avec le savoir. M. Helvetius en avoit apparemment de si favorables, qu'aidées d'une modestie à toute épreuve il ne compta presque que des amis, & qu'un an après sa réception ayant été appelé en consultation pour le feu Roi dans la maladie dont il mourut, la capacité que fit paroître le jeune Médecin ne choqua personne, & qu'on lui pardonna ses talens.

L'étude profonde qu'il avoit faite de l'Anatomie & de la Chymie ne lui avoit pas seulement donné de grandes lumières pour sa profession, mais en même-temps elle l'avoit rendu très-propre à devenir Membre de cette Académie. Il y fut reçu en 1716, & fut un des premiers Adjoints nommés par le nouveau réglemeut; il ne garda pas même long-temps ce titre, & passa assez rapidement au grade d'Associé.

La première pièce par laquelle il justifia le choix de l'Académie, fut sa Dissertation sur la circulation du sang. Il résulte de ses observations, que si l'on considère toute la route du sang comme partagée en deux parties, dont l'une comprenne toutes les veines du corps, excepté celles du poumon, le ventricule droit & les artères pulmonaires, & l'autre les veines pulmonaires, l'oreillette gauche, le ventricule gauche, & toutes les artères du corps, excepté les pulmonaires, la capacité de la première sera plus grande que celle de la seconde. Il faut

cependant que tout le sang passe par chacune de ces parties, & qu'il y passe en temps égal, autrement la circulation seroit interrompue. La manière dont il se tire de cette difficulté est également simple & ingénieuse: le sang, selon lui, échauffé par le trajet qu'il fait dans tous les vaisseaux, se gonfle, & a par conséquent besoin que les veines lui présentent une plus grande capacité, au lieu que s'étant rafraîchi dans le poulmon, il diminue de volume & n'exige plus que le canal artériel soit aussi large que celui des veines.

L'année 1719 fut marquée par une époque bien glorieuse pour M. Helvetius: le Roi tomba dangereusement malade, & il fut, tout jeune qu'il étoit encore, appelé à la consultation qui se fit. Il osa opiner à la saignée du pied; & quoique d'abord seul de son avis, il l'appuya sur des raisons si fortes, qu'il y ramena tous les Consultants. La saignée se fit, & produisit effectivement tout l'effet qu'on en attendoit: il falloit autant de courage que d'habileté pour oser se charger en quelque manière de l'événement dans une occasion si importante. Après ce succès, feu M. le Régent ne voulut plus que M. Helvetius s'éloignât du Roi; & lorsque la Cour se transporta à Versailles, ce Prince l'engagea à s'y venir établir, lui offrant une pension de dix mille livres & les plus grands avantages. Ces offres, de la part d'un Prince si éclairé, étoient assez flatteuses pour être acceptées sur le champ; cependant il ne voulut rien décider sans l'aveu de son père, & demanda du temps pour le consulter. Le Prince Régent sentit tout le prix de cette glorieuse incertitude, & en lui accordant le temps qu'il demandoit, lui fit connoître combien il en étoit touché.

Cette même année il paya son tribut académique par un Mémoire sur la manière dont se fait la digestion. On sait que les sentimens des Physiciens ont été long-temps partagés sur ce point de l'économie animale, les uns voulant qu'elle se fit par broyement ou trituration, & les autres par le secours des dissolvans. M. Helvetius se déclare pour la dernière opinion, qu'il poussa même jusqu'aux oiseaux qui vivent de

grain, dans lesquels il admet un suc capable de dissoudre les alimens broyés par le gésier. C'étoit pousser ce sentiment un peu trop loin; mais, avec les connoissances qu'on avoit alors, M. Helvetius n'avoit pas tort: ce n'est que depuis peu d'années que M. de Reaumur a fait voir, par des expériences décisives, que dans les oiseaux qui vivent de grain, la digestion ne se fait que par trituration, sans que les dissolvans y aient beaucoup de part.

L'examen du principal organe de la digestion fut suivi de celui des intestins & de la description détaillée de leur membrane intérieure, à laquelle on donne le nom de velouté, à cause d'un certain duvet composé de poils très-fins & très-ferrés dont elle est revêtue. M. Helvetius fait voir que ces poils ne paroissent tels que par la manière dont on prépare la membrane, & qu'en la disposant mieux on n'y voit que des mamelons, qui, selon ses observations, sont les suçoirs par lesquels les veines lactées pompent le chyle; organe bien important, duquel on lui doit en entier la découverte.

Au mois d'Octobre 1720, M. Helvetius fut nommé Inspecteur des Hôpitaux militaires; surcroît d'occupation qui fut bien-tôt augmenté par la place de Médecin-consultant du Roi; & quoiqu'il n'ait été nommé premier Médecin de la Reine qu'en 1728, l'estime qu'il s'étoit acquise fit qu'on lui confia le soin d'une santé si précieuse, qu'il fit dès 1724 les fonctions de cette place, & qu'il alla recevoir cette Princesse sur la frontière avec les principaux Officiers de sa maison. Le Roi l'avoit, peu de temps auparavant, honoré d'un brevet de Conseiller d'État.

Au milieu des occupations que donnoient à M. Helvetius les places qu'il occupoit, on ne s'imagineroit pas qu'il composât un Livre; il y travailloit cependant, & cet Ouvrage fixa bien-tôt l'attention de tout le public Anatomiste: ce fut son *Traité de l'économie animale*, auquel il avoit joint quelques observations sur le traitement de la petite vérole. Cet Ouvrage présente une idée nette & précise des usages des différentes parties du corps animal, de leurs tuyaux, des

liqueurs qui y coulent, des différentes sécrétions qui s'y doivent faire: ce détail est accompagné des divers accidens qui doivent résulter du vice des liqueurs ou du dérangement des parties solides, & qui produisent, suivant l'occurrence, des maladies aiguës ou des maladies longues ou chroniques. Les remèdes généraux, tels que les purgatifs, les vomitifs, &c. sont si naturellement indiqués par les principes dont nous venons de parler, qu'ils se présentent comme d'eux-mêmes. M. Helvetius insiste sur-tout sur les effets des différentes espèces de saignées, & finit par ses observations sur la petite vérole, dans la cure de laquelle il propose la saignée du pied comme un moyen de prévenir une inflammation de cerveau, qu'on a souvent observée dans ceux qui sont morts de cette maladie; méthode adoptée par plusieurs grands Médecins, quoiqu'elle n'ait cependant pas encore réuni tous les suffrages, même de ceux qui ont droit de décider en pareille matière. Cet Ouvrage fut attaqué, & M. Helvetius répondit en 1725. Cette dispute produisit beaucoup de perte de temps, & quelques éclaircissémens qui en dédommagèrent à peine le Public; fort trop ordinaire des contestations de cette espèce.

L'année suivante, les occupations de M. Helvetius ne lui permettant plus de s'affujétir aux devoirs académiques, il demanda la vétérançe, mais il n'en fut ni moins attaché à l'Académie, ni moins vif sur tout ce qui la pouvoit concerner.

Deux ans après cette espèce de retraite, M. Helvetius eut encore une contestation à essuyer: l'explication qu'il avoit donnée en 1718 de la manière dont la raréfaction du sang supplée à la disproportion qui se trouve entre les veines & les artères d'un même sujet, fut attaquée par M. Michelotti, célèbre Médecin de Venise, & peut-être encore plus grand Mathématicien. Comme ces deux Auteurs étoient tous deux excellens Anatomistes, il ne fut point question des faits dans cette dispute: M. Michelotti reconnut l'inégalité que M. Helvetius avoit trouvée entre le canal veineux & le canal artériel, mais il ne demeura pas d'accord que le sang augmentât de volume en allant du cœur aux extrémités; il prétendit

au contraire que tout ce qui résultoit de cette inégalité, c'étoit que le sang couloit plus vite dans les tuyaux plus étroits. M. Helvetius démontre, par les frottemens que le sang effuie en passant par le poumon, que cette plus grande vitesse est impossible. Il paroît que sur la raréfaction du sang M. Michelotti n'avoit pas saisi parfaitement la pensée de M. Helvetius, qui n'avoit jamais soutenu que plus une liqueur en général étoit raréfiée, moins elle étoit fluide, mais seulement qu'il y avoit des liqueurs disposées à mousser qui devenoient par-là même moins propres au mouvement. Cette explication une fois faite, toute la dispute fut terminée. M. Helvetius ajoute à sa réponse l'explication de la couleur éclatante que prend le sang veinal battu quelque temps dans un vaisseau : ce n'est pas, selon lui, le mouvement qui lui donne cette couleur, il ne la prend que parce que ce mouvement a exposé à l'action de l'air un plus grand nombre de ses parties. Cet Ouvrage est terminé par un morceau qui n'a plus de rapport avec la dispute : c'est une Lettre latine adressée à M. Winslow sur la structure des glandes.

En 1752 parut un Ouvrage latin de M. Helvetius, intitulé, *Principia Physico-Medica, in gratiam Medicinæ Tyronum conscripta*. Dans ce Livre, destiné à l'instruction des jeunes Médecins, il rassemble en effet tous les principes de Physique qui leur sont nécessaires ; il y admet par-tout la Philosophie corpusculaire, & rejette l'attraction Newtonienne, prétendant, ce sont ses propres termes, que l'ignorance où nous sommes de la cause de certains effets de la Nature ne nous met nullement en droit d'attribuer à la matière des propriétés essentielles différentes de celles sans lesquelles on ne la peut concevoir. Il admet pour principaux ressorts de la Nature une matière subtile & une matière propre du feu. De ces principes il déduit les loix suivant lesquelles s'opèrent presque tous les phénomènes de la Nature, & sur-tout ceux qui ont le plus de rapport à son objet ; & quoique ce Livre soit principalement destiné à servir d'Introduction à la Médecine, il y a peu de ceux qui se destinent aux autres parties de la

Physique, disons plus, de ceux qui les étudient même depuis long temps, qui n'y puissent trouver à profiter. La sécheresse des matières y est par-tout tempérée par une belle latinité, par un style aisé, & par un ordre si méthodique, qu'une question décidée fournit presque toujours de quoi éclaircir ou décider la suivante; espèce d'arrangement souvent très-difficile, où l'auteur prend sur lui tout le travail & tout le dégoût pour procurer à son Lecteur l'agrément d'entendre l'ouvrage avec facilité, souvent même avec plaisir.

Cet Ouvrage a été le dernier de M. Helvetius. Il avoit été attaqué en 1746 d'une paralysie qui ne l'empêchoit cependant pas de faire les fonctions de sa charge. Voyant en 1751 que cette incommodité alloit plutôt en augmentant qu'en diminuant, il proposa lui-même M. de la Vigne son élève pour son successeur; alors, plus renfermé chez lui, il s'occupoit à composer divers ouvrages, & à répondre aux consultations sans nombre que sa réputation lui attiroit tant du dedans du royaume que des pays étrangers. Vers le mois de Décembre 1754, il tomba dans une espèce de déperissement & de défaillance de toute la machine. Il étoit trop bon Médecin pour ne pas former lui-même un pronostic juste de son état. Il mit ordre à toutes ses affaires, fit un testament par lequel il légua entr'autres choses à la Faculté de Médecine de Paris tous les Livres de sa bibliothèque que cette Compagnie n'a pas dans la sienne. Il employa utilement le temps qui lui restoit à se préparer à la mort en véritable Chrétien; après quoi il l'attendit avec une si grande tranquillité, que quatre jours avant son décès il travailloit encore à un ouvrage important de Physique qu'il a laissé imparfait. Il mourut le 17 Juillet de cette année, âgé de soixante-dix ans.

M. Helvetius étoit d'un caractère extrêmement aimable; la douceur de ses mœurs & la tranquillité de son ame étoient peintes sur son visage; il vivoit noblement, & a toujours été servi dans l'intérieur de sa maison avec une affection peu commune, parce qu'il aimoit véritablement ceux de ses domestiques qui s'attachoient à lui. Ennemi de toute intrigue,

il ne voulut jamais que son nom pût être cité dans toutes les affaires qui partagent si souvent les habitans du pays où il vivoit. Il usoit volontiers de son savoir, & même des revenus considérables dont il jouissoit, pour soulager ceux qu'il pouvoit croire en avoir besoin; & il employoit avec plaisir son crédit pour obliger ceux qui y avoient recours, même au risque de faire des ingrats. Ce malheur, qui au reste doit être prévu par un Philosophe, lui est souvent arrivé sans affoiblir son humeur bienfaisante & sans diminuer en lui l'envie de faire plaisir. Ceux qui voudroient défendre la Cour du reproche qu'on lui fait si souvent de corrompre les mœurs, pourroient citer l'exemple de M. Helvetius comme une preuve évidente du contraire: jamais mœurs ne furent plus pures & plus régulières que les siennes; son heureux naturel & sa religion formoient chez lui un rempart impénétrable à tout ce qui auroit pû les corrompre. La vertu n'avoit cependant chez lui rien de farouche, & il savoit si bien l'affaïsonner de douceur & même de toutes les graces dont elle est susceptible, qu'il a mérité d'avoir la plupart des Grands pour amis, & que la Reine, qui lui avoit accordé son estime & sa confiance, ait daigné honorer sa mort de ses larmes.

Il avoit épousé en 1710 Geneviève-Noëlle d'Armancourt, fille de M. d'Armancourt, Grand-Bailli à Traben en Allemagne, avec laquelle il a vécu dans la plus parfaite union: il n'en a laissé qu'un fils, aujourd'hui Maître d'Hôtel du Roi, qui a quitté une place de Fermier général qu'il avoit obtenue, pour se livrer tout entier aux Lettres & à la Philosophie; phénomène moral digne de trouver place dans un Éloge académique.

